

L'Abelle de la Nouvelle-Orléans

NEW ORLEANS BEE PUBLISHING CO. LIMITED.

ELMORE DUFOR, Président.

E. A. ANDRIEU, Administrateur-Délégué.

DEPARTEMENT DES ANNONCES. JOS. T. BUDECKE, Directeur.

Bureaux: 323 rue de Chartres, entre Conti et Bienville.

Entered at the Post Office of New Orleans as Second Class Matter.

POUR LES PETITES ANNONCES DE DEMANDES, VENTES, LOCATIONS, ETC. QUI SE SOLDENT AU PRIX REDUIT DE 10 CENTS LA LIGNE, VOIR UNE AUTRE PAGE DU JOURNAL.

TEMPERATURE.

De 10 décembre 1912.

Thermomètre de E. Claudel, Opticien. Successeur de E. & L. Claudel, 918 rue Canal, N. O., Lne.

Fahrenheit. Centigrade

Table with 2 columns: Fahrenheit and Centigrade. Rows for 7 h. du matin, Midi, 3 P. M., 6 P. M.

Un grand philosophe Français.

Le croiseur français "Descartes" est arrivé à la Nouvelle-Orléans. A ce propos nous avons tenu à rafraîchir la mémoire de nos lecteurs et à leur donner quelques notes au sujet d'un des grands philosophes qui font honneur au génie français.

René Descartes naquit en 1596, le 31 mars, à La Haye, en Touraine, il mourut le 11 février 1650, à Stockholm. Sa famille était originaire de Bretagne et tenait un certain rang de noblesse. Comme Pascal et plusieurs autres grands hommes il eut une jeunesse malade. Ses éducateurs, les Jésuites du Collège de la Flèche, durent modérer son ardeur au travail dans l'intérêt de sa santé. En ce temps-là le complément de l'instruction classique était une étude très approfondie de la philosophie. Descartes éprouva tout d'abord pour cette science un dégoût insurmontable. En quittant le collège il vendit tous les livres dans lesquels il avait étudié, et au bout de quelque temps il prit la résolution de reconstruire suivant ses idées la science philosophique, et pour cela faire il se mit à voyager. Il alla d'abord en Hollande où il servit dans l'armée du Prince de Nassau, il avait alors 20 ans. Au bout de deux ans il se rendit en Allemagne, où il s'engagea dans les troupes du duc de Bavière et après quelques mois il partit pour la Hongrie où il joignit l'armée, sous les ordres du comte de Bucquoy. A la mort de celui-ci peu de mois après, il abandonna le métier des armes et se mit à voyager en chercheur et en curieux dans l'Allemagne du Nord.

Il rejoignit ensuite la Hollande et après un séjour assez prolongé, il visita la France, la Suisse, le Tyrol et l'Italie; désormais en possession d'une expérience rudement acquise, il se décida de n'être qu'un penseur.

Il valait mieux, disait-il, être spectateur qu'acteur dans ce monde, où la plupart des hommes ne lui paraissaient pas occupés à des travaux bien sérieux. Le pouvoir et la renommée n'exerçaient sur lui aucune influence. Le séjour de la France offrait quelques inconvénients. Le cardinal de Richelieu faisait peser sur le royaume sa main de fer.

Aussi Descartes préféra retourner en Hollande. Il avait alors 33 ans. C'est à partir de cette époque jusqu'à son départ pour Stockholm (1649) qu'il publia tous ses ouvrages. L'amabilité de quelques savants lui ayant attiré la défiance, il accepta l'offre de la reine Christine de Suède, de se rendre à la Cour suédoise où les tracasseries de la plèbe savante n'iraient pas le tourmenter. Mais le climat rigoureux ne convint pas à sa santé délicate et au bout d'un an il mourut emporté par une fluxion de poitrine. La reine Christine lui fit faire des funérailles magnifiques.

Parmi les nombreux ouvrages philosophiques que nous a légués Descartes les plus connus sont, Le Discours de la Méthode, et Les Principes de Philosophie. Les sciences mathématiques lui sont également redevables de plusieurs règles de géométrie et d'algèbre.

Les Lunettes du Setter.

Lorsque l'on y voyait plus clair (de toutes façons) mais enfin je veux dire lorsqu'il était moins fréquent de voir des gens avec un lorgnon ou des besicles, les gens du peuple, persuadés que c'était une affectation, fredonnaient parfois, sur le passage de ceux qui en portaient :

Quand je vois porter des lunettes, Je me dis que n'en ont pas besoin, Je me dis: il faut que l'en achète Pour en faire porter à mon chien!

Peut-être cela eût-il été bien utile au chien. On le verra par la curieuse anecdote suivante: M. Fray Cantrell, de Lead Hill, possédait un setter anglais de race pure, le meilleur chien de chasse du pays. Ce chien, ou plutôt cette chienne, car elle s'appelle Fanny, n'avait pas sa pareille pour sentir, arrêter et rapporter le gibier. Cet été, avant l'ouverture de la chasse, elle s'était échappée plusieurs fois dans les champs et en était revenue toujours égratignée et meurtrie. M. Cantrell n'y comprenait rien. La saison des cailloux vint éclaircir ce mystère.

Le jour de l'ouverture, M. Fray Cantrell se mit en campagne avec Fanny. Elle semblait moins joyeuse qu'à l'ordinaire; il y avait dans sa démarche une circonspection, que l'œil du propriétaire remarqua. Evidemment, Fanny avait quelque chose; elle n'était pas dans son assiette. En dépit de sa prudence, il lui arrivait de rouler dans un fossé où de se cogner contre un tronc d'arbre. On eût juré qu'elle avait bu. Devenait-elle aveugle? M. Fray Cantrell regarda les yeux de sa chienne, il leur trouva un

aspect singulier. Un oculiste consulté lui dit: "Votre chienne, ne perdra pas la vue; mais elle est astigmatique. Il faut qu'elle se résigne à porter des lunettes."

Fanny s'y est résignée le mieux du monde. On lui a confectionné une paire de besicles que des courroies fixent derrière ses oreilles et dont une armature protège les lentilles. Munie de cet appareil, elle a repris toute son assurance; elle chasse mieux que jamais.

EN ALBANIE.

Extrait des notes de voyage de M. Emile Lafont.

C'est une gloire chez les Albanais d'avoir beaucoup d'enfants, et surtout des fils. Les femmes sont plus fières de leurs fils que de leurs richesses; celles qui en ont se croient supérieures à celles qui n'ont que des filles, car la fille n'est regardée, ici, que comme un être inférieur. Si la femme n'est pas esclave, elle n'en est pas moins servie, sans droits, sans volonté.

Tandis que je fais ma pochade, des femmes remontent au village chargées de leurs barillettes d'eau; l'une d'elles a la tête, le cou, les bras et la poitrine couverts de piécettes d'or et d'argent percées et reliées entre elles, le tout formant casque, colliers, bracelets et cuirasses; deux ou trois fois déjà, nous avons aperçu d'autres filles ainsi parées, travaillant dans la montagne. Je demandai l'explication de ces ornements à Colo.

"C'est me dit-il, une fille à marier. Pendant un an, jour pour jour, elle portera ainsi sur elle sa dot, à moins qu'elle ne soit demandée en mariage avant l'expiration de l'année."

Parfois, le père de famille écoute les desirs de ses fils, quand il songe à se marier, mais jamais il ne consulte sa fille; souvent même il l'a fiancée dès le berceau.

On n'a pas le droit de la demander en mariage avant qu'il n'ait décidé qu'elle est en âge d'être mariée, et qu'il ne l'ait fait savoir, en la parant ainsi. Au bout d'une année, si elle n'est pas demandée en mariage, elle rend tout à son père et attend qu'il lui plaise de la parer de nouveau. C'est généralement quand la femme atteint sa quatorzième année que le père la cède au jeune homme, moyennant un trousseau et une somme d'argent qui, selon certains auteurs serait invariablement fixée à vingt-cinq francs; ce qui n'est pas exact.

Voici, comment aujourd'hui les choses se passent. Quand un prétendant se présente, il doit donner au père une certaine somme, représentant en quelque sorte l'achat qu'il fait de sa femme. Le père remet ensuite à sa fille le trousseau et l'argent provenant de sa vente. Ceci a pour but de constituer une fortune personnelle à la femme, car cet argent, et la dot que lui a donnée son père, lui restent comme biens propres et ne sont jamais la propriété du mari. Les choses sont ainsi réglées, pour que, dans le cas où la femme deviendrait veuve, elle ait une fortune à elle, et ne soit pas sans ressources. C'est, en somme, une vente, mais faite toute à

l'avantage de la femme; le prix varie, quoi qu'on en dise, selon la fortune des familles et surtout suivant les aptitudes de la femme; plus elle est travailleuse, plus elle est payée cher; en général, de cinq cents francs à mille francs.

L'acheteur devient le maître absolu de sa femme, mais seulement après avoir simulé un enlèvement, selon la coutume de presque tous les pays de l'antiquité.

Aussitôt mariée, la pauvre femme doit travailler à outrance pour son mari; elle doit faire les travaux les plus pénibles. On la compare à la navette toujours active, tandis que le père de famille est comparé au bélier majestueux qui précède les troupeaux en faisant résonner sa clochette.

Il ne faut pas croire qu'un Albanais vendrait ainsi sa fille à un étranger; il ne la marie qu'à un homme de sa race.

La coutume a élevé entre les deux sexes une barrière plus difficile à franchir que ne le sont ailleurs les murs du gynécée le mieux gardé. Malgré sa quasi-servitude, la femme est ici l'objet du plus profond respect; du reste, les Albanais affectent une grande indifférence aux séductions de l'amour.

La jeune fille n'a le droit de parler à aucun jeune homme. Les femmes et les jeunes filles albanaises sont fort honnêtes; en tous cas, elles passent pour telles. Les châtements qui attendent celles qui sont coupables sont bien faits du reste, pour les y contraindre. La femme adultère est enlevée sous un tas de cailloux par son mari ou par son parent le plus proche, et la tête de son complice est d'avance livrée à l'époux outragé. Telle est la justice sommaire du pays.

Quant à la jeune fille qui a commis une faute, si le père ne la tue pas de suite, elle est chassée de la famille et n'a d'autre ressource que d'aller mourir dans la montagne, car nul ne peut lui donner asile. Son père a le droit de tuer son séducteur.

Ainsi protégée et par ce respect que l'on a pour elle et par la menace des châtements, la femme peut aller où bon lui semble dans la montagne, sans crainte de recevoir le moindre outrage.

A quinze ou seize ans, les Albanaises sont quelquefois fort belles, grandes, élancées, très bien faites, elles sont toutes brunes, ont de beaux traits et de grands yeux; vêtues de leurs jupes courtes, serrées au-dessous du ventre par une ceinture, elles ne manquent pas d'originalité; mais vers vingt ans, elles sont déjà vieilles, déformées par les durs travaux et par la maternité trop fréquente.

Le père est maître souverain, jusqu'à sa mort, tous lui obéissent, enfants et petits-enfants; ce qu'ils gagnent est pour lui; à tous il a inculqué, du reste, dès l'âge le plus tendre, le respect de la famille et l'honneur du pays.

Les diverses branches d'une famille forment des clans appelés phis ou pharas, toujours prêts, soit pour attaquer, soit pour se défendre.

Quand des jeunes gens de familles différentes veulent faire un pacte d'amitié, leurs familles se réunissent; devant elles ils s'ouvrent une veine et boivent quelques gouttes du

sang l'un de l'autre. Ainsi unis leur amitié est indissoluble.

Quoique le besoin d'association soit une nécessité pour ces peuplades, ils n'ont aucune cohésion politique.

La vie humaine est comptée pour peu de chose chez ces populations batailleuses, et la "vendetta" y existe comme en Corse. Le sang ne peut être lavé que par le sang.

La violation de l'hospitalité est punie de mort.

Tous les hommes sont armés du fusil, s'ils ont une maison en pierre; les nomades n'ont donc pas le droit d'avoir le fusil, ils ont simplement le pistolet et le couteau. Certains auteurs racontent que les femmes et les enfants portent également le pistolet à la ceinture. Je n'ai jamais constaté le fait. Ces hommes ont donc dans la main la vie d'un autre homme et la défense de la leur; une menace est-elle proférée, une tête de bétail volée, la poudre parle.

En cas de guerre entre diverses tribus, les femmes de la tribu vaincue appartiennent au vainqueur. Les hommes et les femmes n'ont aucune instruction; du reste, pas d'écoles; il est fort rare de trouver un Albanais sachant lire, ou écrire.

L'Albanie est certainement le pays d'Europe où l'instruction est le moins répandue.

"Monsieur Chateaubriand"

Les journaux pangermanistes ont repris depuis quelque temps une campagne acharnée contre la rédaction des menus en langue française. Ils ont découvert quelques restaurants de Berlin où l'usage exclusif de cette langue sur la carte des mets s'est maintenu victorieusement, malgré le mot d'ordre venu de haut et qui exige que le germanisme pénètre même dans la cuisine. L'un de ces organes chauvins écrit avec une indignation qui veut être spirituelle: "Hier, il y avait un filet saucé Chateaubriand qui coûtait 1 mark 75 pfennigs. Aujourd'hui, on nous offre du filet saucé duc de Montebello à 2 marks 25. C'est absolument le même morceau de bœuf qu'on a arrosé hier de sauce Chateaubriand et aujourd'hui de sauce duc de Montebello; mais le duc de Montebello est incontestablement plus distingué que le piébéien Monsieur Chateaubriand, et le prix plus élevé s'explique."

Le "piébéien" M. Chateaubriand est une trouvaille. Evidemment, les champions de la "Kultur" néo-allemande ont le droit d'ignorer la littérature européenne.

Hôpitaux pour plantes.

Il existait déjà des hôpitaux pour les chiens, des maisons de santé pour les oiseaux, on vient d'inaugurer en Angleterre, un hospice pour les plantes!

Cet hospice est divisé en diverses sections, de façon que le sujet malade, après avoir été examiné des son arrivée, soit aussitôt envoyé dans la salle appropriée.

Alors que commence la vraie cure, les plantes qui sont blessées sont amputées des rameaux dangereux, tandis qu'on soigne avec les plus grands soins celles qui sont faibles et anémiques. Quant aux végétaux

que le froid a endommagés, ils suivent un régime de chaleur. Afin de donner aux visiteurs l'impression qu'ils se trouvent dans un véritable hôpital les femmes chargées de veiller sur les plantes sont vêtues de blanc, comme les infirmières.

On les voit aller, par les corridors et les escaliers, portant de petits sacs de fil et de cire, destinés à recouvrir les blessures faites par le bistouri du chirurgien; elles leur d'abord la plaie, et recouvrent les bords de cire ou de poix afin d'éviter à la partie malade le dangereux contact de l'air.

Il paraît que certaines personnes sensibles, éprouvent une véritable angoisse, pendant l'opération qu'on fait subir à leurs plantes favorites. Elles se sont attachées à ces végétaux, comme d'autres à leurs animaux.

Pour peu qu'il me soit permis de voir, avant longtemps, cette singulière tendresse se généraliser. Et l'on ferait prendre avec sollicitude chez ses amis, le bulletin de santé de leurs plantes malades.

Le taurophobe et les barbiers de Séville.

A propos de la vogue croissante des courses de taureaux, les "Débats" racontent une amusante histoire:

Un jeune journaliste républicain madrilène, M. Eugenio Noel, s'est mis en tête de régénérer son pays en combattant à outrance le "spectacle national" et de donner, à cet effet, dans les principales villes, une série de conférences. Pour couronner cette œuvre, il ne craignit pas d'aller prêcher à Séville même, la Mecque de la tauromachie. Les premières conférences à l'Athénée littéraire et au Cercle républicain déclenchèrent des tempêtes par leur ton agressif à l'égard des Sevillans. Mais quand il prétendit en organiser une en plein faubourg de Triana, bureau de l'"Alcañon", contre le "torero" Belmonte, les habitants indignés menacèrent de terribles représailles.

Ledit Noel, à titre d'écrivain et sociologue "moderniste", porte une abominable chevêture déshabillée. Or, les barbiers de Triana, conjurés décidèrent de s'emparer sur le pont qui relie Triana à Séville, d'y appréhender Noel à son passage et de le soumettre de force à la tondeuse, en lui laissant de sa romantique crinière, que la "coleta", la mèche distinctive que les "toreros" portent sur l'occiput.

Devant la menace de cette exécution capitale, le propagandiste taurophobe, prêt à affronter tous les martyres, sauf celui du ridicule, a prudemment renoncé à poursuivre sa campagne à Séville où le malicieux Figaro, semble-t-il, a laissé de dignes barbiers.

THEATRES. TULANE.

Mlle Henrietta Crossman, dans son amusante petite scène de ménage, "The Real Thing", est incontestablement une des meilleures actrices que nous ayons eu le plaisir de voir au Tulane cette saison.

L'actrice est secondée à merveille. Les deux enfants Joe Wallace et Joyce Fair sont admirables

ORESOENT.

"The Winning Widow" attire une foule de curieux. Le succès est complet dès le lever du rideau. La musique s'adapte à merveille à cette magnifique petite pièce, dans laquelle Mlle Lokey Marie Greene, l'actrice principale fait preuve d'un talent vraiment fascinant.

OPERA FRANÇAIS.

"Madame Butterfly" le touchant opéra de Puccini, sera représenté ce soir au bénéfice de l'Hôpital des Sœurs, institution qui fait certainement honneur à notre cité. Nous aurons le plaisir d'entendre les mêmes artistes qui ont présenté déjà deux fois cette œuvre avec tant de succès.

Mlle Yerna chantera de nouveau le rôle de Cio-San, Mlle Cozetz celui de Susuki, MM. Putzani et Montano joueront respectivement Pinkerton et Sharpless. La location a été très importante et tout fait prévoir une salle comble pour le bénéfice de cette charitable institution.

Judi soir, l'œuvre populaire de Donizetti "La Fille du Régiment" avec Mlle Charpentier, MM. Frances et Bernard dans les rôles principaux. Bonne représentation en perspective, car ces excellents artistes sont non seulement des bons chanteurs mais aussi des acteurs de talent. Pour terminer le spectacle on donnera le ballet de "Faust".

Samedi à 8 heures grande soirée de gala en l'honneur des officiers de la marine de guerre française "Descartes".

Comme attraction "La Bohème" M. Mont-no, le sympathique baryton et le favori du public, chantera la Marseillaise à la fin du second acte. Il sera accompagné par tous les artistes prenant part à la représentation. Certainement cette soirée ne le cédera en rien en éclat à celle qui fut offerte par M. Layolle aux officiers de l'escadre américaine.

Hier soir "Werther" avait attiré un nombreux public et a été parfaitement rendu. M. Putzani dans le rôle de Werther et M. Montano dans le rôle d'Albert nous ont charmé autant comme chanteurs que comme comédiens. M. Bernard comme Bailly a également mérité les applaudissements du public. Mlle Therie s'est tirée à merveille du rôle de Charlotte, et nous avons revu avec plaisir le rôle si gracieux de Sophie chanté par Mlle Yerna. Une bonne soirée de plus à l'actif de la vaillante troupe.

ORPHEUM.

Lundi soir a paru pour la première fois dans notre ville la fameuse tragédienne, Mme Bertha Kalich, dans sa nouvelle dramatique, "The Light of St. Agnes".

Mme Kalich est non seulement une actrice, mais une véritable artiste.

Les sœurs O'Meer sont des équilibristes merveilleuses. Elles ont eu un succès bien mérité.

L'Empire City Quartet a également beaucoup plu au public qui a applaudi leurs chansons avec enthousiasme. Parmi les autres numéros on remarque la charmante Mlle Lolette, dans sa dernière création "Visions in old gold statues".

Les autres chanteurs, Harry L. Webb, Mlle Gertrude Holmes et Robert Buchanan et Harry Atkinson ont tous été excellents dans leur rôle.

Feuilleton

—DB—

L'ABELLE DE LA N. O.

No. 60. Commencé le 4 octobre 1912

DU SANG DANS LES TENEBRES

GRAND ROMAN INEDIT

PAR DANIEL LESOEUR

TROISIEME PARTIE

Autour d'un Berceau

Suite.

L'Anglais... haute stature sèche et fine, tête modelée par des siècles de race, allure altière, d'église: de la redingote, de pa-

telon foncé, du haut-de-forme étouffant, de la grosse cravate de soie piquée d'une perle... croisa une femme du peuple, vêtue d'un deuil vulgaire, et dont la face boucane, macharée de rides, révélait des années de rude travail, dans une atmosphère aux alternatives violentes. — Votre nom? demanda le président. R. — Jouin... veuve Jouin. Le président. — Il n'y a pas longtemps que vous êtes veuve? R. — Six mois monsieur. Le président. — Votre mari était le patron d'un atelier pour l'émaillage des limes. R. — Oui. Le président. — Qui dirige cet atelier aujourd'hui? R. — Moi. Le président. — Votre âge? R. — Quarante ans. Le président. — Vous jurez de dire la vérité? Vous n'êtes ni parente ni alliée de sa mère? Vous n'avez pas été à leur service, ni eux au vôtre? R. — Mais... monsieur le président... Le président. — Quoi? Le femme Jouin. — Pierre Marowky... il travaillait chez nous. Le président. — Ça ne s'appelle pas "être au service." Prêtez serment. Levez la main droite... madame... la main droite. Otez votre gant. Le pauvre femme tira son gant de filochelle noire.

Le président. — Votre mari... "le père Jouin", comme on l'appelait à la Chapelle, est mort d'un accident? R. — Oui. Le président. — Quel accident? R. — Il a été tué par l'explosion de sa meule. Le président. — Vous avz des enfants, n'est-ce pas? R. — J'avais deux fils. Le président. — Vous en avez perdu un? R. — J'ai perdu les deux. Le président. — Ah! d'après le dossier, il me semblait... R. — J'ai appris la mort de l'aîné la semaine dernière. Le président. — Mais il n'avait que dix-sept ans. R. — Oui. Il était allé s'embaucher au provisoire, rapport à la mort de son père. Ça y faisait mal, à cet enfant, parce qu'il avait répondu au patron: "Moi travailler sur une meule féline... jamais!" Alors le père Jouin s'y était mis à sa place, et c'est comme ça que le malheur est arrivé à l'enfant qu'on appelle... Prosper, le gamin, est parti pour la Somme, où nous avons des parents. Il est entré à l'usine de Gamsche, et... Et c'est un gamin, que le président interpréta: Le président. — Un accident, lui assés? R. — Oui, six mois après le père, jour pour jour. Sa meule a explosé, l'a coupé en deux. La femme s'est pas de larmes.

Sa voix se trembla grave. Mais ceux qui l'entendaient, n'oublieraient pas. Le président. — Et... votre autre fils? R. — Le cadet?... C'est le printemps dernier. Il avait douze ans, pas de raison... Il faisait l'espéglis, dans l'atelier... Une coorrie l'a pris... C'est pas long... Encore une fois, dans cette salle où les hommes jugent, proportionnent les responsabilités et les peines, un silence écrasant tomba. La petite silhouette noire, à la barre des témoins, devait marquer. Et le se cherchait pas les effets. Un peu gêné même d'avoir dû révéler l'atrocité de son sort, le veuve Jouin se recroquevillait, prenait une humble attitude de compense assistante, de la dépasser par tant de formidable grandeur, de porter une couronne tellement imposante et ensablée. Ses épaules se voletaient un peu dans la "confession" de drap noir, et, sous la capote de serge soignée chez un menuisier de faubourg, on voyait l'indicateur des coes, maigre, brutaire, et cordé comme un filin de chanvre, sur lequel éraillait des petites mèches prématurément grisonnantes. Après quelques mots, qui voilèrent être pitoyables, mais qui paraissent pitoyés — la vision d'hor-

reur ayant été trop forte, — le président poursuivit son interrogatoire. — Les ouvriers, chez vous, madame Jouin... quelles sont leurs idées?... ont-ils un mauvais esprit? Des rumeurs s'élevaient. La salle bourdonnait comme un cloche, après le choc du marteau. Le président, émoi aviné de sa maladresse, s'arrêta. — Brigadier, cria-t-il au chef des municipaux, faites entrer vos hommes qui sont là, dehors. Et si quelqu'un manifeste, qu'on l'emmène. Puis, revenant au témoin: — Saviez-vous que Pierre Marowky fit un anarchiste, un partisan de l'action directe? Le veuve répondit: — Je ne sais pas ce que c'est que l'action directe. Pierre Marowky fit un anarchiste. Mais nous sommes obligés d'embaucher souvent des étrangers. Les Français ne veulent plus être émaillours de limes. C'est trop dur. — Faisait-il de la propagande nihiliste? — Il faisait son travail, monsieur. Et c'est quelque chose, le travail dans les "bottes", comme nous disons. On ne s'attend pas, d'abord. Quelle propagande faisait-il? Les meules orient plus fort que les hommes. Le président. — Mais dehors?... — C'est un anarchiste... R. — Les émaillours ne vont pas au cabinet, monsieur le pré-

sident. Celui qui aurait bu son fois ne boirait pas deux. La meule y mettrait bon ordre. Le président. C'est donc un métier de héros que le vôtre? Le ton, que l'on crut ironique, provoqua des murmures. Mais, assés, il s'apaisèrent. Car, tranquille, la femme répondait: — Comme beaucoup de métiers dangereux, monsieur le président. Le président. — Qu'avez-vous donc à dire de Pierre Marowky? R. — C'était un ouvrier modeste. Tousjours le premier au poste, le dernier à partir. Comme il est d'une force extraordinaire, on comptait sur lui dans tous les mauvais cas. Le jour où mon pauvre mari est mort, Pierre Marowky a risqué sa vie pour nous autres. Il s'agissait d'arrêter le meuble délogné de la meule qui tournait à sa vitesse d'enfer et allait sauter d'une minute à l'autre. Pierre s'est avancé tout auprès, ce que personne n'osait, pour débayer, comme on fait chez nous, à la pièce de bois. Un orpèglement de bravos. — Je vais faire évaquer la salle! clama le président. Puis, à la veuve Jouin: — Encore une question, madame. Cette blessure, dont Pierre Marowky porte une double cicatrice à la figure, l'a-t-il regarçez-vous, dans l'exercice de son métier? Le directeur de l'atelier d'émaillage hérita. Son regard in-

quiet, embarrassé, chercha celui du fiancé de Tatiane, ne le rencontrant pas. Le président. — Vous êtes ici, madame, pour dire la vérité. R. — Mais il a dû la dire, lui, à l'instruction. Le président. — Il a refusé de répondre sur ce point. Alors, je vois que vous savez quelque chose... Parlez. Vous avez juré de dire toute la vérité. R. — Cette blessure, monsieur le président, on la lui a faite dans son pays. Le président. — Qui cela?... ou l'avez-vous? R. — Des réfugiés en ont parlé devant moi. Le président. — Alors?... R. — Pierre Marowky se trouvait en prison pour ses opinions. Dans cette prison, c'était défendu de mettre la tête à la fenêtre. Il s'en vint voir... Le président. — Quoi? R. — Un grand chef, un officier, qui passait. Le président. — Eh bien? R. — Ce chef aurait donné l'ordre à la sentinelle de tirer... Un "oh!" de révolte remua la salle, comme une boule. Sans y faire attention cette fois, le président demanda: — Vous a-t-on dit le nom de cet officier? — C'était un prince... Comment déjà?... Un de ces noms de la-ha, en off... Obiroff... Amiroff... Ah! et Boris... J'y suis maintenant: Boris Omitroff.